



*J*e ne connais pas précisément la date, mais cela n'a pas beaucoup d'importance. Ce que je sais en revanche, c'est que l'histoire débute dans la froideur d'un matin de 1941, à Hirschberg en Allemagne, petite ville nichée au pied des Montagnes Géantes, tout près des frontières Tchèques et Polonaises. Depuis plusieurs heures, sans doute une nuit entière, Kurt Hermann Titze, dont l'anxiété grandissante ne gâche pas l'excitation, fait les cent pas devant la porte de sa chambre dont l'accès lui est refusé : son épouse Marta s'apprête à lui donner un second fils. Le soleil se lève à peine dans l'aube glacée de la vallée, lorsque Marta, dans un dernier cri, donne naissance à un petit garçon dans la maison familiale. L'enfant est vif et en pleine santé, il s'appellera Ingo. Comme le veut la tradition, sa tante Hanna et sa grand-mère, qui ont assisté Marta dans le douloureux travail de sa mise au monde, ouvrent aussitôt tout grand la fenêtre pour le présenter, tel un petit prince ou un précieux trophée, aux nombreux curieux rassemblés sur le porche. La bonne nouvelle s'est répandue comme une trainée de poudre, voisins et amis sont pressés d'accueillir le petit être. Je vous rassure, Ingo Titze ne fait pas ainsi l'objet d'un traitement de faveur absurde, désuet et grandiloquent, en prémices au « messie » qu'il deviendra pour nous plus tard, c'est simplement le sort réservé à chaque nouveau-né ici, à Hirschberg. Coutume un peu contreproductive, puisque dans les jours qui suivent Ingo devra mener son premier combat : lutter contre une infection respiratoire sévère, attribuée par le médecin à ces quelques secondes d'exposition publique dans la rigueur du climat allemand. C'est un peu difficile à vérifier et peu être est-ce davantage une injonction maternelle inconsciente qu'un fait médical – personne ne le saura jamais –, mais durant son enfance, la mère d'Ingo lui dira à plusieurs reprises : « *après cette infection, ta voix n'a plus jamais été la même* ».

UN ENFANT DE LA GUERRE...

*I*ngo Titze est un enfant de la guerre. Hirschberg est en temps normal une paisible bourgade, mais durant cette terrible période, le quotidien de ses habitants est rythmé par les bruits des combats. Les hurlements des gens dans les rues, les voix d'Hitler et de Goering clamant la haine à la radio, les sirènes déchirant le ciel depuis le toit des immeubles, les bottes des soldats martelant le pavé : telles sont les premières expériences sonores du jeune Ingo. La population a peur, les impacts de la guerre se lisent dans les façades de la ville, les douilles jonchent le sol. Quelques objets sont abandonnés ci et là dans les rues, une chaussure perdue, une carte de rationnement, une arme enraillée, traces lugubres d'une mort passée ou à venir. Le climat est hostile, la guerre envahit tout. Cette chose-là pourtant est relativement abstraite pour Ingo. Il n'a jamais connu autre chose et peine à considérer la situation comme anormalement violente. Jusqu'au jour où.

C'est un après-midi calme et plutôt doux, une parenthèse salvatrice et inespérée. Le temps est clair, le soleil apaise les corps et les esprits, les enfants jouent dans la rue. L'un d'entre eux trouve un objet étrange et entreprend de l'étudier. Après plusieurs minutes, ne comprenant pas de quoi il s'agit et n'y trouvant aucun usage, il s'en désintéresse et le jette d'un geste machinal. La chute de l'objet quelques mètres plus loin produit un son anormalement intense. Il reste pétrifié. Heurtant le pavé, heureusement à bonne distance, la « chose » a explosé. C'était une petite grenade, en parfait état d'usage, manifestement. En un instant seulement, la terreur s'empare à nouveau des habitants. La violence, un instant assoupie, a repris le dessus. Chacun reprend lentement ses esprits lorsque le jeune Ingo est découvert, étendu sur le sol, couvert de sang. Le sort a voulu

que l'enfant se trouve dans la directe proximité de l'explosion. Assourdi par la déflagration, il n'entend pas les hurlements de sa mère qui accourt vers lui. Son corps est intégralement meurtri. Il respire encore. Transporté d'urgence à l'hôpital, les médecins sont confiants : il s'en remettra. Et c'est vrai, Ingo guérit. A l'exception de son œil gauche qui, atteint par un éclat du maudit métal, est perdu à tout jamais. Il ne s'en tire pas si mal. La cécité n'est que partielle, l'œil droit prend le relai, mais Ingo grandira dans la crainte de devenir aveugle. Il sait désormais que tout, en un instant, peut irrémédiablement basculer, et il ne lui reste qu'un seul œil en réserve... Peu confiant en l'avenir de ses capacités visuelles, l'instinct de survie d'Ingo le pousse alors inconsciemment à surinvestir le monde sonore qui l'entoure et à y bâtir les fondements de sa sensibilité.

MON CŒUR S'OUVRE À TA VOIX

Outre les événements dramatiques dont celui-ci qui ponctuent la vie des gens en cette douloureuse période, la guerre impacte aussi insidieusement le quotidien. La violence ne se laisse pas circonvenir, elle fuit de partout, jusqu'aux moindres paroles. Ingo le reconnaît, la langue allemande possède intrinsèquement une certaine rugosité, un côté âpre, presque agressif. Mais le « ton » du combat est spécialement hargneux à ses oreilles d'enfant. Le comportement communicationnel des militaires nazis si on peut parler de « communication » est, comme la grippe, extrêmement contagieux. On ne parle plus, on aboie. On aboie à l'école, on aboie en famille, on aboie partout et après n'importe qui. Sauf peut-être à l'église.

L'instituteur d'Ingo est un personnage effrayant, autoritaire voire hostile. Entre eux, les enfants l'appellent « le général » : son comportement en classe tient davantage du militarisme menaçant que de la pédagogie bienveillante. Et c'est peu de le dire. Mais malgré ce climat d'intimidation permanente, les élèves restent des enfants : pas toujours attentifs, pas toujours disciplinés... Et chacun en fait les frais, Ingo comme les autres. Pris en flagrant délit d'agitation, il reçoit un jour une gifle radicale, accompagnée de remontrances dont le fond comme la forme lui rappelleront le pire de la voix des nazis. Certes à l'époque, les châtiments corporels des élèves sont monnaie courante en Allemagne comme ailleurs, et ce n'est d'ailleurs pas ce qui choque le plus Ingo, mais cette voix... cette voix.

C'est à cette même période qu'Ingo fait le constat du comportement agressif qui infiltre la communication de tous, jusqu'à sa propre cellule familiale. Chaque soir, autour de la table du dîner, le ton monte... Mais le ton monte, au sens propre : ce n'est pas qu'on se dispute la famille est unie, c'est qu'on parle fort, de plus en plus fort, toujours plus fort. Ingo réalise que si l'on veut participer à la conversation, alors on doit avoir le verbe au moins deux fois plus haut que celui qui détient jusqu'alors la parole. Juste pour avoir une chance d'entrer dans la danse et d'être entendu. Je dis bien entendu, pas nécessairement écouté. Car la tension qui règne autour de ces échanges verbaux et la difficulté à être pris en considération, ont pour conséquence de mettre une pression énorme sur quiconque a l'intention de s'exprimer. Du coup, chacun se concentre sur le moment opportun et sur l'énergie qu'il doit mobiliser pour entrer dans l'arène, et plus personne n'écoute personne... C'est ainsi qu'Ingo vit ces échanges : comme une vaine lutte. La communication devient le miroir des zones de combat. Son frère aîné, Goetz, ressent probablement les choses de la même manière car à la première occasion, lorsque la tension des échanges devient trop forte, trop pénible, il fonce vers le poste de radio à la recherche d'un air d'opéra. La musique occupe alors l'espace sonore et vient apaiser les folles discussions. Chacun se tait, certains chantent, les tensions oratoires font place à un calme joyeux. La musique adoucit les mœurs dit-on, la famille Titze en a l'expérience.

Ingo aime la musique. Elle a sur lui un effet incroyablement apaisant, capable de le faire passer des larmes au rire, de la colère à la joie, de la peur à la sérénité, d'une manière aussi radicale qu'un interrupteur marche/arrêt. La musique devient pour lui un refuge naturel. Il apprécie tout particulièrement les voix lyriques et les chants polyphoniques. Marta et Hanna ont pour habitude de chanter ensemble et forment un fameux duo soprano/alto. Ingo se nourrit des voix mêlées de sa mère et de sa tante, qui sont des bulles de douceur et de gaieté dans le climat dramatique de la guerre. Il apprend avec elles de nombreux morceaux qu'il chante avec délectation en s'accompagnant de son accordéon. Par dessus tout, Ingo aime la voix de sa mère.

C'est ainsi que s'opposent, dans l'esprit du jeune Ingo, le bien et le mal, la colère et la joie, la musique et la parole. La voix lui paraît un peu schizophrène : elle a une double personnalité. Le contraste saisissant entre le beuglement des soldats et l'harmonie du chant le questionne. La voix, à ses oreilles, dans toutes ses dimensions aussi douces qu'amères, devient un objet de fascination. Tel la Dalila de Saint Saëns, « [son] cœur s'ouvre à [la] voix ».

L'ART OU LA SCIENCE

Le temps passe, la guerre est finie. En 1955, la famille Titze s'installe en Amérique. Ingo est un brillant élève. Sérieux, pragmatique, intelligent. Il est aussi un adolescent fantaisiste. Rêveur, poète, sensible. Le caractère schizophrène qu'il attribue à la voix semble avoir eu pour effet de lui transmettre une personnalité elle-même contrastée, dichotomique. Tandis que son père le pousse à exploiter ses capacités d'analyse et de réflexion en entamant des études d'ingénieur physicien, sa mère vante ses talents artistiques et n'a de cesse de lui demander de chanter pour elle. Les deux personnalités d'Ingo s'en trouvent donc chacune valorisées et familialement entretenues. Cette chose-là n'est pas un terrain inconnu : quelques années auparavant, Kurt, son père, sculpteur de formation et de cœur, s'est vu contraint d'abandonner son art et de rejoindre l'armée Allemande en tant que soldat. Le conflit entre la liberté artistique et la contrainte professionnelle n'est donc pas étrangère à la famille Titze. À bien y réfléchir, le seul point commun qu'Ingo parvient à trouver entre son engouement pour les études et sa sensibilité artistique, c'est la passion qui l'anime. Et c'est plutôt un bon début.

Rien n'entrave sa réussite scolaire. Ni son arrivée tardive dans un pays étranger, ni l'apprentissage de la langue. Pas même sa peur panique de devenir aveugle – qui ne l'a jamais quitté, pas même à ce jour –, induisant chez lui un comportement d'évitement de toutes les activités impliquant la vue, y compris la lecture et l'écriture. Pourtant, son achluophobie va peser lourd dans la balance au moment du choix de son orientation. Ingo peut imaginer un musicien aveugle – il en a déjà vu – il ne parvient pas à concevoir une carrière de scientifique aveugle. Comment réaliser des expériences sans être en capacité de voir donc d'observer ? Comment assumer la lecture ou la rédaction d'articles si ses yeux venaient de conserver à lui faire défaut ? Et puis il a beau être attiré par la science, il est un artiste, viscéralement. Sa décision est prise : il sera donc chanteur. Marta sera heureuse et fière, Kurt s'en remettra. Ce sera même une belle manière de venger sa passion contrariée pour la sculpture, se dit-il. Ingo entame donc des études musicales et devient chanteur d'opéra. Mais quelque chose cloche. En fait, il subit plusieurs sources de frustration. D'abord, sa voix n'est pas celle qu'il espérait. Sa mère avait-elle raison ? Son infection respiratoire juste après sa naissance aurait-elle engendré des limitations définitives ? Son père aurait-il vu juste ? Serait-il trop analytique et cartésien pour développer suffisamment de sensibilité dans son art ? Quoi qu'il en soit, il stagne, il le sent bien. Ses capacités vocales sont probablement suffisantes pour des représentations locales ou sporadiques, mais ça ne lui suffit pas. Une phrase d'Aristote tourne en boucle dans sa tête : « *L'excellence n'est pas un acte, c'est une habitude* ».

Répétant ses vocalises et travaillant ses morceaux, Ingo est obsédé par une idée fixe : comprendre le fonctionnement de sa voix. Oh, il a bien quelques idées sur la question, ses professeurs lui parlent de souffle, de résonances, de posture, mais les images mentales qui lui sont transmises ne conviennent pas à son esprit cartésien et ses questionnements incessants n'ont de cesse de le ramener à la science. Partout il cherche des informations sur la nature et la fonction de la voix dans la parole et dans le chant. Mais dans ses lectures, plus que des réponses, il trouve l'inspiration pour imaginer d'innombrables expériences. Et le scientifique en lui, constamment, vient bousculer l'artiste. Jusqu'à reprendre le dessus.

CHOISIR C'EST RENONCER. OU PAS.

Ingo Titze peut se vanter d'avoir, à ce jour encore, une carrière honorable de chanteur. Mais il est surtout devenu un chercheur mondialement connu. Physicien et ingénieur de formation, l'immense majorité de ses travaux est dédiée à la voix, parlée et chantée. Il est aujourd'hui Professeur Émérite en Sciences de la Parole et

de la Voix à l'Université d'Iowa, et Directeur Exécutif du National Center for Voice & Speech (centre national de la voix et de la parole) à l'Université de l'Utah. Auteur de plusieurs centaines d'articles scientifiques et de nombreux ouvrages de référence, conférencier de renom, il est un personnage incontournable du monde de la recherche sur la voix. La fulgurance de sa carrière, il l'attribue à sa longue incapacité à choisir entre l'art et la science, qui l'a conduit à mener les deux « *en parallèle* ». C'est ce qu'il dit. Sauf que le propre des parallèles est de ne jamais se rejoindre. Ingo Titze a au contraire réussi le pari de les mélanger intimement, jusqu'à faire de l'art et la science une seule et même discipline : la *Vocologie*. Si vous le croisez un jour à l'occasion d'un congrès, vous serez probablement frappés par cette double personnalité : dans la salle de conférences, le scientifique rigide et dogmatique vous paraîtra très intimidant. S'il se lève après votre exposé pour poser une question, vous serez partagé entre l'honneur d'avoir suscité son intérêt et la terreur de vous faire publiquement allumer ! Non qu'il soit volontairement dur ou méchant, mais Ingo Titze ne plaisante pas avec la Science ! Sa rigueur et son exigence sont quelquefois matière à une certaine froideur. Et il faut reconnaître qu'une certaine froideur est indispensable pour être un chercheur de ce niveau... Mais si vous le côtoyez au dîner de Gala, vous rencontrerez un homme souriant, joyeux, plutôt timide, qui sautera sur la moindre occasion pour se saisir du micro et chanter un air d'opéra... Tout au long de sa vie et encore à l'heure actuelle, Ingo Titze a poursuivi activement sa carrière de chanteur. Marié à Kathy, il est le patriarche d'une famille de quatre enfants et huit petits-enfants.

A l'éclairage de sa vie, difficile d'imaginer trajectoire plus brillante pour cet enfant au souffle court, né au beau milieu d'une guerre, partiellement aveugle, amoureux des chants de sa mère, effrayé par le beuglement des nazis, fasciné par la voix.

Il était une *voix*, celle d'Ingo Titze.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] Ingo R Titze (2010) Fascinations with the human voice. NCVS Eds : Salt Lake City, USA
- [2] National Center for Voice & Speech | <http://www.ncvs.org>
- [3] Newsletter « la Vocologie » (n°2, octobre 2013) | <http://www.joanarevis.com>

